plus convaincu que moi des immenses erreurs et des funestes égarements de notre temps ; personne ne redoute et ne déteste plus que moi l'empire qu'exerce parmi nous et le danger dont nous menace l'esprit revolutionnaire, ce Satan hypocrite, à la fois sceptique et fanatique, anarchique et tyrannique, passionné pour nier et pour détruire, incapable de rien créer qui puisse vivre et de souffrir que rien se crée et vive sous ses yeux. Je suis de ceux qui pensent qu'il faut absolument vaincre cet esprit fatal et remettre en honneur et en pouvoir l'esprit d'ordre et de foi, qui est l'esprit de vie et de conservation.

Mais je ne crois pas qu'il n'y ait, dans l'esprit moderne, que l'esprit révolutionnaire ; je ne crois pas que notre civilisation ne soit, depuis plusieurs siècles, qu'égoïsme et corruption ; je ne crois pas au mal irrémédiable ni à la décadence inévitable de mon temps et de mon pays.

(A continuer.)

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 19 DECEMBRE 1851.

PREMIÈRE PAGE :—Méditations et études Morales, par M. Guizot.—

FEUILLETON : — LE MONTAGNARD OU LES DEUX RÉPUBLIQUES : — 1793—1848.—*Seconde* partie, 1848.—(Suite.)

A NOS ABONNÉS

Nous engageons ceux de nos Abonnés retardataires auxquels nous fesons parvenir des demandes, à solder sans délai. Nous en sommes à liquider les comptes de notre établissement, et les sommes qui ne rentreraient pas en conséquence de cet avis, devront être recouvrées par le ministère d'un procureur.

Nous saisissons cette occasion pour rappeler à leur ponctualité accoutumée les souscripteurs exacts qui favorisent cette publication de leur bienveillant patronage.

L'article qui suit nous est communiqué :—

Le *True Witness* donne une curieuse anecdotee, tirée du *Shepherd of the Valley*; elle peut faire voir aux catholiques combien certains touristes protestans acquièrent de connaissances sur nos saintes cérémonies en visitant nos églises. Voyons d'abord de quelle manière on représente la cérémonie du mercredi des cendres.

" On se rendait en foule, le mercredi des cendres, dans la Cathédrale de Notre-Dame (Paris) pour se faire asperger de cendre, qu'on supposait avoir une vertu surnaturelle. Le touriste observa qu'on avait le plus grand empressement pour se faire toucher avec cette poussière sacrée ; s'étant informé de la cause, il apprit que ces cendres tiraient leur vertu mystérieuse de la manière dont elles étaient préparées ; et telle est cette préparation : Pendant la messe, le prêtre élève un goblet plein de vin béni par deux ou trois fois ; chaque coupe est soigneusement essuyée avec une serviette qu'on emporte dans la sacristie, où on la brûle aussitôt après la cérémonie. Les cendres en sont conservées avec le plus grand respect, et c'est pour les recevoir, que la foule des fidèles se presse dans l'église au commencement du carême."

On voit que le touriste ne connait pas plus les linges de l'église que leur usage. Mais l'histoire suivante est encore plus amusante : il s'agit d'un salut ou bénédiction du Saint-Sacrement.

Il vit " un jeune prêtre qui s'avança avec une longue perche, au bout de laquelle était un éteignoir, et une mèche en feu avec laquelle il alluma les cierges. Quatre prêtres alors s'approchèrent d'l'autel, et l'un d'eux tira d'une petite armoire (*tabernacle*) une étoile d'or, qu'il mit sur un chandelier (*ostensoir*), et plaça en haut de l'autel, sous un dais soutenu de quatre pilliers. L'étoile brillait comme un diamant parcequ'elle était renfermée dans une lampe ronde. (*probablement le cristal ou la vitre qui couvre l'hostie, et qui réfléchissait la lumière des cierges d'alentour.*) Alors les quatre prêtres se mirent à l'ouvrage pour brûler de l'encens, agitant, tout le tems, quelque chose qui semblait être une lanterne (*encensoir*) ; ensuite il se prosternèrent devant l'étoile, et baisèrent le pied de l'autel ; alors un des prêtres plaça l'étoile sur le bas de l'autel ; pendant qu'un autre mit un schâle blanc autour des épaules du père Gordon qui était le prêtre officiant. Puis, Gordon éleva l'étoile, tournant le dos aux lumières qui étaient placées sur l'autel ; et, dans le moment, la fraude-papale fut clairement découverte, car... *il y avait une petite cloche cachée sous le chandelier*, qui paraissait sonner d'elle-même par trois fois. La foule aveugle ne s'aperçut point que le schâle magique couvrait à la fois le pied du chandelier et les doigts du père Gordon, qui soutenait la cloche. Tels sont les pouvoirs de ces prêtres qui sont les arbitres et acteurs de la ville. J'espère que cet écrit tombera sous les yeux du père Gordon, et nous verrons s'il osera nier une syllabe de tout cela."

Quelle idée baroque ! Le P. Gordon aura bien ri, s'il a lu cela.

Les appels multipliés au peuple de la part des ultra-démocrates, depuis 1848, donnent aujourd'hui la mesure de leur importance par le résultat général des élections populaires. Le parti rouge peut compter ses défaites ; tout bien pesé, qu'il nous dise quels ont été ses succès.

La réponse des colléges électoraux de la province aux patrons du radicalisme est concluante, et la position d'infériorité que leur ont faite les élections dernières, peut être envisagée comme irrémédiable. Le peuple n'a pas voulu d'eux à raison de leur impuissance ; une autre fois il n'aura qu'à les repousser comme inutiles. La masse des représentants choisis est entièrement réformiste ; elle fera, elle ne pourra manquer de faire toute chose désirable dans *les limites du possible*. Peut-être viendra-t-il des rouges lui reprocher de ne vouloir rien au-delà, mais, indubitablement, le peuple ne verra pas la convenance de leur permettre à ses dépens un essai de comédie législative sur les tréteaux où ils ne désespèrent pas de monter. Enfin avec un parlement tel que le nouveau, réformiste et même démocratique, ami du progrès et de toute législation que réclameront les besoins publics, pourquoi serait-il encore question de réformistes ou démocrates rouges ?

L'élection du comté de Bellechasse s'est terminée par le triomphe de M. Chabot qui a obtenu 600 voix de majorité sur M. Pouliot ; les autres candidats, MM. Fortier et N. Faucher ayant tous deux un chiffre de votation bien inférieur à celui de M. Pouliot.

L'ex-gouverneur hongrois, Kossuth, répondant à une députation *d'amis de l'Italie*, à Londres, dit, en fesant allusion aux chefs du socialisme, à propos de la Hongrie :—

" Il n'y a pas d'à-propos pour ces doctrines nouvelles appelées socialisme ou communisme, et dont j'avoue ne comprendre aucune bien nettement. J'ai lu les livres où il en est question, j'ai consulté ceux qui les professent, et des uns ni des non plus que des autres je ne puis obtenir une définition qui soit la même : et conséquemment, je n'en comprends pas les termes. Il n'y a nullement à l'égard de ces doctrines cette clarté qui est l'apanage de la doctrine de liberté politique. C'est bien là la doctrine qui donne à tout homme la facilité de faire tout ce qui est bien, sans lui conférer le droit arbitraire de nuire à son voisin : ce qui n'est pas la liberté. Mais, quelques distinctions dont soient susceptibles ces doctrines socialistes, elles ne sont pas applicables à la Hongrie ; et, ainsi que j'en suis informé, il en est de même pour l'Italie."

L'assemblée législative de l'Isle du Prince Edouard a pour Président (speaker) M. Rae, orateur indubitablement de premier ordre, si l'on en juge par le témoignage que lui rend dans les termes suivants, un correspondant anglais qui écrit sur les lieux au *Montreal Gazette* :—

" Alexander Rae," dit-il, " d'Aberdeen, où il est né, est doué par la nature d'un puissant génie qu'une excellente éducation a développé ; mais il est excentrique—et beaucoup. Je crois qu'il y a plusieurs années, M. Rae émigra à Montréal, par suite d'un engagement au sujet de la rédaction du *Herald* ; mais il ne l'entreprit pas—la raison, je ne saurais vous la dire. Il est le seul Membre qui possède une puissance véritablement oratoire et je n'ai jamais vu qu'on l'ait surpassée. Il est vrai que, pendant les années dernières, il a mis rarement à contribution les ressources de son éloquence, étant évidemment saturé d'honneurs parlementaires ou dégoûté du caractère personnel de la besogne législative. Il parle avec abondance sur n'importe quel sujet venu, et sa parole est constamment chaste et parlementaire, toutes personnelles que soient les attaques auxquelles il lui arrive d'être en butte. Mais ses discours présentent un côté plus agréable encore. C'est l'habitude qu'il a de prévenir les arguments de ses adversaires et de les débattre d'une manière tellement supérieure à ce que ceux-ci pourraient dire eux-mêmes, qu'en mettant de côté les raisons qui les balancent, il n'est pas rare pour les auditeurs de le voir voter, à ce qu'ils imaginent, contrairement à sa pensée. On peut difficilement dire qu'il soit homme de parti."

LA LOI DU MAINE SUR LA TEMPÉRANCE.—Le Maire de Portland écrit privément à l'un de ses amis qu'il a découvert et fait saisir onze tonneaux, sans parler d'une autre quantité considérable de boissons alcooliques qu'un débitant de rum avait enfermées dans un lieu secret pour en trafiquer illicitement. Cette prise valait environ 600 piastres et le détenteur, que l'on comptait au rang des derniers cabaretiers, se voit ruiné par cette confiscation inattendue. Bien des recherches avaient été inutilement tentées avant la dernière qui mit au jour les ressources dont il disposait pour ce commerce prohibé. Cet individu ainsi que le commis qu'il avait à sa solde, portaient sur eux les bouteilles dont ils se servaient pour distribuer le liquide dont ils fesaient illégalement le trafic.

SUICIDE DANS UN CABARET.— Un journal américain racontait dernièrement le fait que voici :—

" Un évènement qui fait sensation se passa hier matin, dans le comptoir d'un marchand de vin nommé Peter Sockey, N°. 141, *Cedar Street*. Un individu du nom de Frédéric Bragg, s'y présente et demande un verre de spiritueux. Il le boit et paie ; cela fait, il se dirige vers une autre partie de la boutique, prend solidement position entre deux tonneaux juxtaposés, exhibe un pistolet et s'en introduit le canon dans la bouche. On ne s'aperçut qu'à ce moment du dessein qu'il manifestait ; mais, avant qu'on eût le temps de le prévenir, il pressa la détente de l'arme meurtrière, et, sans changer d'attitude, passa de suite à l'état de cadavre hideux et défiguré. Le contenu du pistolet avait pénétré dans la tête, à l'extrémité de la joue, qu'il perfora en la lacérant d'une affreuse manière ; une autre portion de la charge atteignit la cervelle, et la mort fut instantanée. Beaucoup de personnes qui étaient sur le théâtre même de l'explosion, s'approchèrent en foule pour examiner le cadavre, mais presque toutes reculèrent de terreur en aperçevant cet horrible dépouille d'un être humain offerte à leurs regards. Le défunt était parvenu à l'âge mûr ; il était arrivé de Hambourg à New-York le 21 octobre dernier, et il laisse une femme et plusieurs enfans pour déplorer son trépas anticipé. On ne parle d'aucune autre cause que l'aberration mentale, *produite par l'intempérance*, pour expliquer comment ce malheureux en est venu à trancher de ses propres mains le fil de ses jours."

Le *Moniteur Canadien* annonce avec regret la mort de M. P. Gustave Papineau, troisième fils de l'hon. Louis-Joseph Papineau, mort le 17, à la Petite Nation, à l'âge de 21 ans. Ce jeune compatriote était doué de talents d'un ordre élevé.

La Nouvelle region de l'Or.

Les merveilleuses richesses que recèle, à ce qu'il paraît, la terre d'Australie, sont bien propres à multiplier dans toutes les parties du monde les beaux rêves de fortune qu'avaient fait naître et qu'ont même réalisés pour un grand nombre les mines productives de la Californie. Grâce à ces enchantements soudains, cette dernière contrée, terre aride et presque désolée, s'est couverte d'une population immense qui s'y épuise à la recherche du metal tentateur tandis que des commerçants et des industriels nombreux combinent, à leur bénéfice, les débouchés que ce mouvement opère pour l'écoulement des denrées et des produits commerciaux de toute sorte, aussi bien que pour l'exercice des arts d'utilité et d'agrément. Pour l'Australie, la même accumulation d'individus, la même activité s'y manifestent. On s'est d'abord montré peu crédule aux récits venus de ce nouvel Eldorado : il semblait que deux réalités de ce genre n'étaient pas possibles. Cependant, chaque jour de nouvelles preuves mettent hors de doute l'existence de filons et de dépôts aurifères d'une richesse apparemment encore sans exemple dans l'histoire du monde ; ces minérais gisent dans une étendue de territoire pouvant former trois ou quatre pays comme la Grande-Bretagne, dont ils sont la propriété. Mais la valeur réelle, même approximative, de ces richesses souterraines, est encore un mystère que les succès mêmes des chercheurs d'or semblent augmenter au lieu de l'éclaircir.

On avait pensé que la nouvelle d'un lingot d'or pur pesant 106 livres, trouvé dans une excavation minière, n'était qu'une fable ; mais le fait est réel, non seulement par rapport à la pesanteur du lingot, mais aussi quant à la pureté du métal. Ce specimen rare en métallurgie fut brisé par malencontre. Mais des échantillons d'or n'ayant que la moitié de cette pesanteur ne sont pas rares ; on en trouve communément du poids de 9 livres. Les dépôts de parcelles aurifères sont extrêmement riches, et des rochers d'une ampleur indéfinie, donnent au travail habilement dirigé un rapport de cinq cents livres sterling par tonneau.

Un grand avantage est offert au mineur en Australie par la protection que lui assurent les lois existantes qui y maintiennent l'ordre, la paix et la sécurité, et empêchent qu'il ne courre à chaque moment danger de sa vie, comme en Californie où de nouvelles institutions n'ont pas triomphé complètement de l'état de confusion et d'indiscipline dans lequel vivent encore ses peuplades hétérogènes. L'Australie n'est plus aujourd'hui un lieu de déportation, la population, qui en est presque homogène, se compose d'agriculteurs et d'hommes formés aux mœurs rurales. Qu'elle doive ressembler plus tard à la Californie, c'est ce qu'on n'est point en état de prédire.

A une époque où il ne s'agissait point encore de la Californie, M. de Humboldt a pensé que la quantité d'argent fournie, tant par les mines d'Europe que par celles d'Amérique, était à la quantité d'or recueillie, comme 45 est à 1 (1). Mais la Californie, la région Australienne et l'Espagne elle-même qui vient de révéler au monde des mines d'or ignorées jusqu'à ce jour et, dit-on, d'une grande richesse, ont dérangé les bases d'un tel calcul. Par suite de la quantité surabondante du métal le plus précieux, on ne sait si des deux métaux, l'argent ne deviendra pas à son tour le plus rare et ne cédera pas la place à l'autre dans la circulation monétaire. Ce résultat est même indubitable dans l'opinion d'un grand nombre. De fait, il est maintenant impossible pour les deux métaux de conserver un rapport fixe dans leur valeur. D'un autre côté, la dépréciation la plus légère de l'or rend avantageuse pour les états le frappage des monnaies d'or en pièces plus petites et d'un port plus facile qu'elle ne le sont les monnaies d'argent à circonférence plus grande et, par suite, moins commodes pour le transport et l'emploi usuel. L'or, relativement à l'argent, se détériore moins et résiste beaucoup mieux au frottement. Il est possible que cette substitution de l'or à l'argent ait lieu dans le monde entier. Nous voyons du moins aujourd'hui s'opérer le commencement de cette révolution monétaire par la grande quantité de pièces d'or de minime valeur jetées dans la circulation.

(1) Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, 8o. p. 222.

FAITS DIVERS.

Missions dans la Malaisie.

On lit dans la *Bretagne* de Saint-Brieuc, (France) :

" On se rappelle que M. Beurel, missionnaire à Sincapour, est venu cette année chercher en France des instituteurs et des institutrices pour sa mission. C'était là pour lui une œuvre du plus haut intérêt : parce que, sans écoles pour instruire les enfants des principes de la religion, les missionnaires catholiques ne peuvent se promettre de grands succès dans l'étendue de la Malaisie, à cause de la propagande des méthodistes anglais.

Après bien des courses et des peines, ce zélé propagateur de la foi a réussi dans son dessein, et il se dispose à rentrer dans sa chère mission. Voici ce qu'il vient d'écrire sur ce sujet à M. l'abbé Mando, professeur au collége ecclésiastique de Tréguier :

" Mon cher ami, j'ai bien des embarras dans le moment ; car je fais mes préparatifs de départ pour retourner à Sincapour. Je viens de faire un voyage en Belgique, et mon retour est définitivement arrêté à bord d'un grand navire d'Anvers nommé la *Julie*. Le départ doit avoir lieu du 15 au 20 novembre. J'emmène avec moi six frères, quatre sœurs et une bonne fille qui leur est agrégée ; puis, deux missionnaires d'une amabilité à ravir les anges. Ainsi, nous serons quatorze passagers.

" L'armateur, qui est un homme vraiment chrétien, nous accorde une belle chambre pour la célébration de la sainte messe et pour nos autres exercices religieux. Nous serons à peu près comme dans une communauté. Chaque jour nous aurons la messe, toutes les fois que le temps le permettra.

" Ensuite viendra le travail. Les uns étudieront l'anglais, les autres le malais, d'autres le chinois, et quelques uns même le français ; car nous avons deux frères américains qui ne le savent pas. Tu vois qu'ainsi chacun aura de l'ouvrage ; et, grâce à ces occupations régulières, nous trouverons que le temps passera vite.

" Prie le Seigneur pour nous, et recommande bien à nos bons anges de nous garder, de nous préserver en naufrage et de toute autre accident fâcheux.

" Je retourne à ma mission avec joie et attendrissement. Que serait-ce donc, si tu m'avais accompagné ! Tu aurais dû me suivre. Deux amis comme nous ne devraient se quitter qu'à la mort, pour aller ensuite se réunir au ciel dans l'éternelle charité.

" Je suis un peu dans l'embarras du côté des ressources pécuniaires. J'attendais un secours du ministère des affaires étrangères. Mais les changements survenus ont fait évanouir mes espérances. Notre supérieur tâchera d'y suppléer. Il trouve que dans mes courses j'ai peu recueilli. Ah ! si pendant les vacances j'avais pu voyager plus longtemps avec toi, j'aurais recueilli bien davantage. Mais tu sais comment, à la mi-août, je fus obligé de retourner à Paris.

" Je ne peux assez te remercier, ainsi que tous mes amis et mes anciens maîtres du petit séminaire de Tréguier, de l'attention et des égards qu'ils ont eus pour moi pendant le séjour que j'ai fait parmi eux. Je ne les oublierai jamais, et ils auront toujours une bonne part dans mes prières. Ne manque pas de me rappeler au souvenir de tous, et de leur offrir à

---

vaient fait ses ancêtres, en regardait les habitants comme ses enfants. N'est ce pas, cela est vrai, monsieur le comte De Savernay ? n'est-ce pas qu'un jour où la foudre avait incendié ce hameau, il fit rebâtir les maisons brûlées et les donna à ceux qui avaient tout perdu !.. Oh ! le nom de Castelnois était béni et connu dans la Province entière !

—Oui !.. oui !.. Et le duc De Savernay, livré par un ancien serviteur de sa maison, lorsqu'il s'échappait sous un déguisement, il a été massacré.

—L'homme qui l'a dénoncé, reprit le vieux Benoist, l'homme qui l'a livré à de lâches assassins qui ont traîné dans la boue son corps mutilé, c'est le père de celui qui est là devant vous ! Mais auparavant, savez-vous ce que le comte de Castelnois avait fait pour cet homme ? Il l'avait élevé et nourri, et pour que l'orphelin pût au moins conserver morts ceux que Dieu lui avait enlevés, il lui avait acheté un coin de terre dans le cimetière du village, et y avait posé côte à côte les deux croix. Oh ! écoutez encore, ce n'est pas tout. Quand l'enfant fut devenu presque un homme, il lui donna l'argent nécessaire pour apprendre un état et l'exercer honorablement. Eh bien ! quand la révolution est venue, le château de mon vieux maître a été le premier brûlé et saccagé ; poursuivi, traqué comme une bête fauve par ces misérables qui traînaient partout après eux le deuil et la désolation, le comte de Castelnois erra sans asile pendant des jours entiers, se cachant dans les fossés et au milieu des buissons d'épines. Vous vous rappelez tout cela, monsieur le duc De Savernay, vous, poursuivi aussi, voué à la mort par votre glorieux père, par ces mêmes assassins qui ont fait couler tant de sang.... Oh ! temps funèbres !...

Le vieux serviteur se tut un instant, serrant sa poitrine de ses deux mains. On eût dit qu'il voulait comprimer les souvenirs douloureux qui saignaient dans son cœur.

Le duc De Savernay était debout à côté de lui. Toutes les douleurs de ce passé sanglant se lisaient, pour ainsi dire, sur les traits du noble vieillard, car la voix de cet homme réveillait en lui bien des jours de deuil et de désolation : l'assassinat de la *maison jaune*, l'apparition de cet atroce Obrice que la justice de Dieu s'était chargée de punir, ayant échappé à celle des hommes ; le massacre dans les prisons de la ville d'Arles, où il avait vu le jeune Castelnois tomber sous ses yeux, couvert de sang, muis muet et résigné.

La Vrillière s'était approché de Benoist :

—Monsieur, lui dit-il à voix basse, au nom du ciel, silence !... Tout ce que vous voudrez, je le ferai, je vous le donnerai ; mais, par pitié, pas un mot de plus !

(Nous reprendrons au plus tôt la continuation de ce récit.—N. Ed.)

DECEMBRE.

Ce mois est appelé de ce nom, parce qu'il était le dixième après celui de Mars, qui était le premier de l'année de Romulus. Comme on avait donné au mois de juillet, appelé auparavant *Sextilis*, le nom de Jules César, et au mois d'août celui d'Auguste, l'empereur Commode voulut donner celui d'*Amazone* au mois de décembre, en l'honneur d'une dame romaine dont il portait dans un anneau le portrait où elle était peinte en amazone. Mais le mois de décembre fut repris plus tard, et resta, quoiqu'il fut le douzième mois de l'année.

C'est en décembre que les Romains célébraient les fêtes en l'honneur de Saturne, si connues sous le nom de *Saturnales*. Elles furent établies à Rome, l'an 257 de sa fondation. D'abord la fête ne durant qu'un jour, Auguste ordonna qu'elle se célébrerait pendant trois jours, depuis le 17 jusqu'au 19 ; Caligula ajouta un quatrième jour, qu'il appela *Juvenalis*, ou fête des jeunes gens. Pendant la durée de ces fêtes, les tribunaux étaient fermés, les écoles vaquaient, il n'était permis d'entreprendre aucune guerre, ni d'exécuter un criminel, ni d'exercer d'autre art que celui de la cuisine ; toute licence était donnée aux esclaves.

Immédiatement après les saturnales, on célébrait la faite des *Sigillaires*, ainsi appelée parce que sa célébration consistait surtout dans l'envoi que se faisaient les Romains de présens, tels que cachets, anneaux, et autres petits objets de sculpture, comme à Noël en Allemagne, et au 1er. janvier en France.

1er. Décembre 1521.—Mort du Pape Léon X, un des plus illustres souverains du XVIe siècle.

1er. Décembre 1640.—Le Portugal secoue le jong de l'Espagne ; la maison de Bragance monte sur le trône.

2 Décembre 1400.—Les femmes sont appelées à succéder à la couronne d'Angleterre, par un acte signé du roi Henri IV, des seigneurs et du parlement.

2 Décembre 1804.—Couronnement et sacre de Napoléon, empereur des français et roi d'Italie, dans l'église métropolitaine de Paris.

2 Décembre 1805.—Bataille d'Austerlitz.

4 Décembre 1563.—Clôture du concile de Trente. C'est le dernier concile général qui ait été tenu dans l'Eglise. Il avait pour objet la condamnation des erreurs de Luther, de Zuingle, de Calvin, et la réformation de la discipline et des mœurs. Il s'ouvrit dans la ville de Trente, le 15 décembre 1545.

5 Décembre 1456.—Terrible tremblement de terre à Naples : plus de vingt mille personnes en sont victimes.

6 Décembre 1352.—Mort du pape Clément VI. Ce fut lui qui acheta de Jeanne Ire., reine de Naples, la ville d'Avignon avec ses dépendances, moyennant 80,000 florins.

8 Décembre 1709.—Mort de Thomas Corneille.

9 Décembre 1642.—Le chancelier Séguier remplace Richelieu dans le protectorat de l'Académie française, qui, à cette époque, se réunissait chez le protecteur. Après la mort de Séguier, cette dignité passa au roi, et l'Académie fut logée au Louvre.

10 Décembre 1508.—Ligue de Cambrai contre les Vénitiens, entre le pape Jules II, l'empereur Maxilien, le roi de France et le roi d'Espagne. Venise fut vaincue, et une partie des possessions en Italie partagée entre les puissances liguées.

11 Décembre 1640.—Première représentation de *Britannicus*, tragedie de Racine.

11 Décembre 1686.—Mort du Grand Condé, à Fontainebleau. Son oraison funèbre est le chef-d'œuvre de Bossuet.

11 Décembre 1718.—Mort de Charles XII, roi de Suède : il était né le 27 juin 1683. Toute sa vie ne fut qu'une longue bataille. Prisonnier du Grand-Turc, il s'échappa, et vint mettre le siège devant Frederiezhall, en Norwège. Un soir, s'étant avancé dans la tranchée pour visiter les travaux, il fut atteint à la tête d'un coup de fauconneau ; on le trouva mort, appuyé contre un parapet, la main sur la garde de son épée.

13 Décembre 1521.—Mort d'Emmanuel, dit le Grand, roi de Portugal. Vasco de Gama, Américo Vespucci, Alvarès Cabrera, découvrirent, sous ses auspices, plusieurs pays inconnus, le Brésil, en 1500.

13 Décembre 1553.—Naissance de Henri IV, à Pau, dans le Béarn.